

Il y avait quelque chose de presque programmatique dans *La Vie sexuelle de Catherine M.* qui assura un succès mondial à son auteure : une lointaine disciple de Georges Bataille y exauçait une libido multiple et anonyme avec la rigueur d'une ursuline ayant trahi Dieu pour mieux jouir. Elle y disait ce que très peu de femmes avaient osé décrire jusque-là, les plaisirs du sexe hors de toute affectivité – exploration qu'elle prolongea en relisant l'œuvre de D. H. Lawrence, l'homme qui sut le mieux parler de la libido féminine à ses yeux. Son adhésion à l'amour libre est si entière qu'elle lui fit signer la pétition rebaptisée « Pour le droit d'importuner ». Cela lui valut des attaques qui ne l'ont pas ébranlée – Catherine Millet a la tête dure.

C'est avec gourmandise qu'on découvre l'avère de la médaille dans cette autobiographie. Tout en y racontant ses débuts dans le monde de l'art contemporain et la naissance d'*Artpress*, qu'elle dirige depuis un plein demi-siècle, Catherine Millet décrit l'étonnante disponibilité psychique qui lui a permis de vivre plusieurs existences en une... À l'origine, avoue-t-elle avec une rare honnêteté,



Parcours. Là où tout a commencé...

elle ne savait rien de Pollock ou d'Yves Klein. Elle n'avait fait qu'échapper à l'existence provinciale de ses parents et connu toutes sortes d'expériences, comme tant d'« enfants » des années 1960-1970. Elle n'avait aucun plan de carrière, tout juste un bel appétit de rencontres : le lycée lui en donnera les premières occasions en lui faisant croiser les poètes de la revue *Strophes*, qui la menèrent dans le lit du jeune Daniel Templon, tout aussi néophyte

qu'elle en matière d'art, mais dont l'ambition affirmée va le pousser à devenir le galeriste que l'on sait.

Autant que son désir, c'est l'air du temps qui propulse Catherine Millet dans les années Pompidou-Giscard. Déjà elle aime coucher à droite, à gauche – « *Millet tre* », pourra-t-on dire –, avant les rencontres échangistes orchestrées par Roger Tallon, le graphiste du TGV. Elle s'y rend sans crainte aucune, comme si elle avait hérité de sa croyance première en Dieu une confiance aveugle en autrui – « *Aimez-vous les uns sur les autres* », disait-on alors. À la fois rêveuse, réservée et orgueilleuse, l'autodidacte sans aucun préjugé se laisse porter par le courant. Une sorte de passivité méthodique lui permet d'absorber tout ce que les scènes arty et libertine ont à lui offrir de meilleur et de prendre en somnambule la bonne direction. Jamais on n'avait lu un autoportrait aussi finement poétique et une reconstitution aussi nette de la dernière bohème féconde, celle du Paris des seventies, juste avant la grande financiarisation du marché de l'art ■ **CLAUDE ARNAUD**

Commencements, de Catherine Millet
(Flammarion, 374 p. 20 €).